

**Pierre Béhel**

**Les dieux humains**  
**(Human gods)**

*Roman*

## **Les dieux humains**

Cette oeuvre est la propriété exclusive de Pierre Béhel. Elle est protégée par les lois et conventions internationales en vigueur sur la propriété intellectuelle.

En France, la loi du 11 mars 1957 n'autorise sans autorisation expresse de l'auteur que les copies et reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste ainsi que les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration.

Pour les autorisations et conditions de diffusion, d'adaptation et de traduction, merci de vous reporter au site web de l'auteur qui précise les différentes licences disponibles.

Coordonnées et mentions légales sur le site web de l'auteur :

**<http://www.pierrebehel.com>**

## Les dieux humains

Retrouvez l'ensemble des oeuvres de Pierre Béhel sur son site web :

<http://www.pierrebehel.com>

## Les dieux humains

## Les dieux humains

Tous les personnages et toutes les situations présentés dans cet ouvrage sont de pure invention. Toute ressemblance avec des faits ou des personnes existants ou ayant existé serait purement fortuite.

Le présent récit est une réinterprétation de « Apotheosis », du même auteur. L'histoire a été déplacée aux Etats-Unis et en France. Elle a aussi été nettoyée d'éléments secondaires pour la rattacher au début du XXIème siècle pour les deuxième et troisième parties.

## Les dieux humains

**Les dieux humains**

# **Prélude**

## Les dieux humains



## Les dieux humains

Le vieillard s'assit sur une pierre. Il était fatigué. Son âge, bien sûr, était en cause. Mais il se savait malade. La mort le frapperait bientôt. Il en avait pleinement conscience.

De là où il était, il ne voyait pas les demeures où les familles s'étaient réunies. Elles étaient dans son dos. Devant ses yeux s'étalaient les merveilles du paysage voulu par les dieux. Ou par un seul dieu. Ou par personne. Malgré son âge, ou plutôt à cause de son âge, le vieillard n'avait plus de certitude sur le sujet. Il ne pouvait que soupirer en attendant que, peut-être, la mort lui apprenne la vérité. A moins que la mort ne soit qu'une entrée dans le Néant. En tel cas, il ne saurait plus rien. Il ne serait plus rien. Et tout cela n'aurait plus d'importance.

Quelques jeunes étaient sortis des maisons et se dirigeaient en chahutant vers l'endroit où était assis le vieillard. On y voyait le paysage. C'était joli. Les jeunes aimaient s'y réunir.

Mais, en s'approchant, ils virent que le vieillard était assis sur la pierre. Alors leur chahut s'arrêta net. Prudemment, avec le respect dû aux Anciens, surtout ceux qui approchent de la mort, les jeunes firent le tour de la pierre. Ils gardèrent toujours une certaine distance.

Le vieillard, soudain, s'aperçut de leur apparition. Il était un peu sourd, un peu aveugle, mais

## Les dieux humains

pas totalement. Il se tourna vers eux et les salua avec un sourire.

Les jeunes qui le regardaient lui répondirent avec le respect nécessaire. Les autres, voyant leurs camarades agir, se retournèrent vers le vieillard et le saluèrent également. Le vieillard salua donc une seconde fois, à l'attention des retardataires.

Un des jeunes s'approcha du vieillard, sous les yeux étonnés de ses amis qui s'apprêtaient plutôt à changer d'emplacement pour ne pas déranger le quasi-mourant.

« Maître, je ne connais pas le sens de la vie. »

« Je te souhaite d'en trouver un pour la tienne »  
répondit le vieillard.

« Sommes-nous dans le rêve d'un dieu, comme certains le prétendent ? »

« Peut-être. »

« Qui, sinon, aurait créé ce qui nous entoure ? »

« Les maisons ont été créées par vos parents, vos grands-parents... De même que la plupart des objets. Quant à notre monde, nul ne peut avoir de certitude. »

« Comment vivre sans certitude ? »

« En vivant, simplement. »

Le vieillard, soudain, fut pris d'un fou-rire. Dire qu'il avait été jeune, lui aussi. Et, à cet instant, il mourut en pleine gaîté.

Les dieux humains

**Livre Premier**  
**Shaad**

## Les dieux humains

# Les dieux humains

## Chapitre 1

Le fleuve de lave serpentait dans la caverne en irradiant de sa lumière rouge sur toutes les parois de pierre. Il passait alors dans la caverne suivante par un petit tunnel creusé au fil des siècles par la masse en fusion. A moins que les cavernes ne soient juste le résultat du refroidissement de la lave qui se serait trop éloignée du flux central. Les théologiens de Shaad discutaient sans cesse de ce point. Et la Déesse ne répondait jamais très clairement.

Elle venait juste participer à leurs jeux, s'abreuver de leurs prières. Les Shaadins l'honoraient et l'adoraient. Ils ressentaient Sa présence mais seuls quelques uns prétendaient L'avoir déjà vue ou, plutôt entraperçue.

Le monde de Shaad était constitué de cavernes s'enchaînant les unes aux autres par des conduits plus ou moins étroits. Certains étaient des tuyaux pour la lave. D'autres avaient été creusés par les Shaadins pour qu'ils puissent circuler entre les cavernes.

La pierre ainsi retirée contenait parfois des métaux qui, chauffés convenablement dans la lave, permettaient de créer des outils. Ces outils servaient bien sûr en premier lieu à creuser plus efficacement la roche.

## Les dieux humains

Au fil du temps, le domaine des Shaadins s'agrandissait. Ils creusaient et trouvaient toujours une caverne au bout d'un certain temps. Beaucoup de ces cavernes étaient sombres et sans intérêt. Elles servaient alors parfois à stocker des âmes. C'est ainsi que la Déesse avait nommé les créatures qui jaillissaient en hurlant de la lave.

Les âmes avaient bien deux bras comme les Shaadins. Mais leurs jambes étaient autant dépourvues de poils que leurs bras. Et ces jambes se terminaient sous forme de pieds étranges ressemblant à des mains abominablement déformées et dont le pouce aurait été collé aux autres doigts. En fait, les âmes n'avaient pas de sabots. De la même façon, elles ne disposaient pas d'une longue queue poilue pourtant très utile pour fouetter l'air ou équilibrer un saut par dessus une coulée de lave.

Ces pauvres créatures jaillissaient en hurlant de la lave. Elles semblaient y brûler mais jamais totalement. Dès qu'une âme avait jailli à proximité d'un groupe de Shaadins, plusieurs de ceux-ci se précipitaient pour la capturer. Il convenait tout d'abord d'attendrir la viande de l'âme.

Pour cela, les Shaadins possédaient des outils dont la conception avait été inspirée par la Déesse. Ces outils pouvaient rompre les os des âmes, écraser une partie de leur corps ou bien, simplement, appliquer sur leur peau la chaleur prélevée sur un fleuve de lave.

## Les dieux humains

Les âmes ne cessaient en fait pratiquement jamais de hurler, sauf lorsqu'elles dormaient, dans des cavernes où elles étaient stockées. Soit elles hurlaient parce qu'elles venaient de jaillir de la lave, soit elles hurlaient parce que les Shaadins attendrissaient leur viande. Et même lorsque, enfin, les Shaadins découpaient les âmes en morceaux pour les manger, elles continuaient de hurler.

Leur bouche se taisait enfin quand leur tête avait été séparée du corps. Mais le souvenir de ces hurlements restait comme tabou. Les Shaadins ne mangeaient donc pas les têtes des âmes. Ces têtes étaient rejetées dans la lave.

D'où venaient les âmes ? Du fleuve de lave répondaient toujours les jeunes Shaadins. Et c'était là une vérité certaine. Mais, de toute évidence, ces âmes n'y étaient pas nées. Elles semblaient en fait souffrir de leur présence même sur le monde de Shaad. Tout, en ce monde, semblait les faire souffrir : la lave, les arêtes tranchantes des rochers, les traitements infligés par les Shaadins pour attendrir leur viande...

Ce qui perturbait beaucoup les théologiens concernait d'ailleurs la forme de la Déesse. Celle-ci, quand elle avait été aperçue, ne ressemblait pas à un Shaadin ou à une Shaadine. La Déesse ressemblait à une âme. Mais, au contraire des âmes, la Déesse ne hurlait jamais. Elle ne souffrait pas sur Shaad. Elle aimait Shaad.

## Les dieux humains

Alors les théologiens avaient prié la Déesse. Et la Déesse avait répondu. Les âmes provenaient du monde d'origine de la Déesse. Elles étaient de la même espèce. Mais ces âmes s'étaient mal comportées sur ce monde. Shaad était de fait un lieu de punition pour elles.

Les Shaadins aimaient leurs cavernes, leurs fleuves de lave et leur Déesse. Que leur monde soit, pour d'autres, un lieu de punition leur déplaisait. Mais ces créatures immondes nommées âmes n'inspiraient aucune pitié. Aucune âme ne semblait même connaître la Déesse.

La Déesse semblait avoir créé Shaad pour infliger des punitions aux âmes. Sans doute avait-elle, de ce fait, un rôle de juge dans son propre monde. Sans doute était-elle une sorte de souveraine. Il était de toute façon évident que la Déesse ne pouvait pas être considérée comme une âme bien qu'elle appartienne au même monde et à la même espèce. Surtout, les Shaadins se nourrissaient des âmes et ne pouvaient pas le faire de la Déesse. Cette idée de manger la Déesse leur faisait bien sûr horreur.

Peut-être, dans l'Autre Monde, la Déesse était-elle connue sous un autre nom. Ce Nom Caché fut l'objet de nombreuses spéculations théologiques.



# Les dieux humains

## Chapitre 2

La campagne était verdoyante en cette fin de printemps. Le pays semblait bien calme. Les vaches paissaient dans les prés. Des paysans les trayaient. Les jeunes oiseaux piaillaient dans les haies, réclamant l'attention de leurs parents. Tout semblait parfaitement normal. Il n'y avait pas même un bouc à l'horizon.

Le chevalier Stephen von Kirchburg chevauchait en tête. Il avait revêtu son armure et sa cotte de mailles avant d'entrer dans le comté. Droit et fier sur son destrier blanc, il scrutait l'horizon de tous côtés, à la recherche d'une trace quelconque de ce qui justifiait sa présence et celle de ses compagnons. Il portait l'épée au côté, prête à être brandie. D'autres armes étaient moins accessibles mais pourraient jaillir en quelques instants.

L'allure du chevalier était lente. Il était en effet suivi par la mule du Père Bernardo de Novare. Cette mule trottaient autant qu'elle pouvait sous le poids des bagages et de son passager.

Enfin, sur un petit cheval gris, l'écuyer Adso de Ley observait les faits et gestes du chevalier. Il tentait de copier l'attitude hautaine de celui-ci tout en veillant à conserver un minimum d'humilité liée à sa fonction. Il était là pour apprendre et servir. Le temps où il serait

## Les dieux humains

lui-même adoubé n'était pas encore venu. Il lui faudrait attendre pour cela encore quelques années.

La route que la petite troupe suivait parcourait les nombreux champs de la région. Elle s'enfonça dans un petit bois en tournant. Le chevalier redoubla de vigilance. Mais il fallut pour traverser le sombre endroit moins que le temps nécessaire à la récitation d'un Pater Noster.

La pâture où les trois hommes arrivèrent était en pente et la route y serpentait. En face, elle remontait, plus droite, jusqu'en haut d'une colline. Elle arrivait alors à la muraille de Heulbec, percée à cet endroit d'une porte flanquée de deux tours.

Parler de muraille était tout de même un peu exagéré. Comme beaucoup de petites villes, Heulbec était cerclée d'une palissade essentiellement composée de bois et de torchis. La pierre, plus coûteuse, était réservée aux fondations, à quelques piliers et aux premiers niveaux des petites tours. Le haut des tours de garde, tout comme l'étroit chemin de ronde, étaient faits de bois. Et les toits étaient couverts de chaume.

De combien d'hommes d'arme le comte disposait-il ? Sans doute bien peu. Dix. Quinze peut-être. En cas de besoin, les paysans pouvaient être armés. Les plus grands périls ordinaires de l'endroit devaient être des meutes de loups ou quelques troupes de brigands errants.

## Les dieux humains

Mais la seule présence de la petite troupe supposait qu'un péril différent menaçait la contrée.

La porte de la ville était ouverte. En voyant approcher une troupe composée d'un chevalier, d'un prêtre et d'un écuyer, nul n'avait jugé bon de fermer. Deux hommes se placèrent dans l'embrasure pour attendre les visiteurs et leur demander la raison de leur venue.

« Holà, messires. Qui va là ? »

« Je vous salue. Je suis Sire Stephen von Kirchburg et je suis accompagné du Père Bernardo de Novare et de mon écuyer Adso de Ley. Suite à la demande du Comte Eudes, nous avons été missionnés ici par Monseigneur le Duc et Monseigneur l'Evêque. »

Le chevalier montra aux gardes une lettre cachetée avec le sceau ducal. Le prêtre fit de même avec un document portant le sceau de l'évêque. Seul l'écuyer n'avait rien à montrer. Il appartenait au chevalier et le suivait comme bagage.

« Soyez bénis, messires, car nous vous attendions avec grande impatience » s'exclama l'un des gardes. Il se mit alors à courir dans la rue centrale dans la direction du donjon que l'on voyait plus loin.

L'autre garde se contenta de se mettre sur le côté, invitant d'un geste respectueux les trois hommes à suivre son comparse. Il ajouta simplement : « Messire le

## Les dieux humains

Comte vous attend, mon compagnon va le prévenir de votre arrivée. »

De fait, quand la petite troupe parvint au pas lent sur le parvis partagé entre l'église et le donjon, trois palefreniers attendaient. Ils s'occupèrent des montures tandis que les cavaliers étaient accueillis sur le seuil de la résidence seigneuriale par le Comte Eudes en personne.

Le maître de céans les fit entrer dans la salle d'audience. Celle-ci n'avait rien de la grandeur de la salle d'audience ducale. Au palais du duc, la présente pièce aurait pu n'être qu'une chambre. Et le trône du comte ressemblait davantage à une grande chaise qu'à autre chose. Il y avait bien quelques sculptures mais guère détaillées et rien de métallique.

L'ornementation était également pour le moins limitée : il n'y avait qu'une statue de Sainte Esclarmonde des Murmures. On la reconnaissait au muret cerclant ses pieds, symbole de son enfermement dans une cellule murée de la chapelle de son père. Elle portait une large tunique blanche et se penchait vers celui qui la priait, la main droite en conque autour de son oreille pour bien entendre les prières adressées par la petite fenêtre par laquelle elle recevait également sa nourriture.

Par réflexe, le Père Bernardo de Novare se signa en passant devant la statue. Il avait sans aucun doute reconnu la sainte. Mais il ne prit pas le risque d'insulter

## Les dieux humains

le maître du lieu en passant sans façon devant une sainte bien litigieuse, certains membres de la curie romaine la considérant même comme hérétique. Ne disait-on pas qu'elle avait porté l'enfant de son propre père ? Et que cet enfant disparut dans les bois, rejoignant une troupe de loups au sein de laquelle il devint loup lui-même ? D'autres soutenaient avec véhémence la sainteté de cette femme restée vierge, épouse du seul Christ Sauveur. Les meilleures preuves n'étaient-elles pas les miracles survenus régulièrement sur l'endroit où se consuma la chapelle de la recluse ?

Le Père Bernardo de Novare ignorait ce qu'il en était. Il ignorait pourquoi cette statue était là, seule ornement véritable de ce donjon d'un nobliau de campagne. Il ignorait donc en quoi un manque de respect à l'égard de Sainte Esclarmonde des Murmures serait préjudiciable à la mission qui lui avait été confiée.

En fait, Eudes d'Heulbec gardait cette statue parce qu'elle venait de sa mère et rattachait sa lignée à la sainte par un nombre assez limité de générations. Il soutenait sa sainteté pour garantir son propre prestige. Mais, pour l'heure, il ne se préoccupait pas de la remise en cause de la virginité d'Esclarmonde.

Le comte s'assit sur ce qui lui tenait lieu de trône. Ses visiteurs vinrent s'incliner respectueusement. Ils tendirent leurs lettres de mission. Le comte brisa les sceaux sur les lettres de l'évêque et du duc et regarda longuement, plongé dans une réflexion intense, les deux

## Les dieux humains

documents. Son attention scrupuleuse démontrait qu'il ne savait pas lire. Mais il ne pouvait évidemment l'admettre devant ses nobles visiteurs. Le sens des lettres était de toute façon connu.

Il s'adressa donc sans hésiter aux trois visiteurs.

« Mon Père, Messires, je vous remercie de votre présence et je remercie Messieurs l'évêque et le duc d'avoir donné suite à ma requête. Mais je présume que votre voyage vous a fatigué. Je vous propose donc d'aller vous reposer. J'espère que vous honorerez ma table de votre présence ce soir, y compris, si vous le permettez, le jeune écuyer. »

Le chevalier répondit pour l'ensemble des visiteurs. « Nous vous en remercions et honorerons votre aimable invitation. Et où se situeront nos quartiers durant notre séjour, que j'espère, malgré votre bon accueil, le plus bref possible ? D'autres missions nous attendent par ailleurs pour satisfaire Monseigneur le Duc ou Monseigneur l'Évêque. »

Le comte Eudes sourit. Il se réjouissait en fait surtout de la brièveté annoncée du séjour de ses invités, chaque invité étant assez vite ruineux.

« Je tenais que votre logis soit confortable et j'ai demandé à l'aubergiste de vous réserver ses trois meilleures chambres. Elles communiquent et comportent chacune une cheminée. L'auberge se situe sur le parvis, en face de l'église. Vos montures, quant à

## Les dieux humains

elles, sont dans les écuries du château et seront pensées et nourries. »

Les trois visiteurs saluèrent le seigneur du lieu et se retirèrent. Nul ne fit allusion à l'absence de chambres d'invités dans le petit donjon.

Le chevalier, son écuyer et le prêtre s'inclinèrent donc une nouvelle fois et sortirent. Sur le parvis, ils virent aussitôt la dite auberge et, sous les regards curieux des bourgeois peu habitués à rencontrer des gens d'autres lieux, traversèrent la placette.

Le patron de l'auberge leur fit moultes révérences. Il n'avait que rarement pareille clientèle. De son propre aveux, ses clients étaient le plus souvent de simples colporteurs. Le babillage de l'aubergiste fatiguait le chevalier qui ne se privait pas de soupirer tandis que le prêtre souriait au petit bourgeois avec une feinte bonhomie.

Des garçons, sans doute les enfants de l'aubergiste, apportèrent dans les chambres les bagages des trois clients. Après cette longue route à travers le duché de Normandie, le chevalier demanda un bain. Avec l'âge, depuis la fin de l'expédition à Jérusalem, il aimait un peu de confort. Il s'était mis au service de seigneurs normands à l'occasion de cette guerre contre les Mahométans.

De fil en aiguille, il s'était ainsi retrouvé ici. Il avait dû passer par Coutances pour escorter le Père Bernardo de Novare. Le prêtre prêchait dans la région

## **Les dieux humains**

sur la requête de l'évêque après avoir étudié à Rome, où il avait également exercé dans une des églises.

Mais chacun espérait bien que cette mission serait courte. Aucune possibilité de pillage ne pouvait séduire Stephen von Kirchburg, qui rêvait de retourner guerroyer au plus tôt. Quant à Bernardo de Novare, il était impatient de retourner à Rome.



# Les dieux humains

## Chapitre 3

Le dîner était profondément ennuyeux pour les trois visiteurs mais ceux-ci, bien entendu, veillaient à ce que cela ne transparaisse pas dans leurs propos ou leurs attitudes. Le Comte Eudes n'était pratiquement jamais sorti de ses terres, sauf pour se rendre à la cour du Duc. Sa conversation était limitée.

Il appréciait les récits de guerre du chevalier Stephen comme d'entendre parler de la Curie et de la cour papale par le Père Bernardo de Novare. Adso de Ley s'était tu : c'était là son rôle.

Il se trouvait que le Père Bernardo de Novare avait été envoyé prêcher sur les terres du Duc alors que le chevalier Stephen y retournait après de longs mois d'expéditions. Quand la requête du Comte était arrivée, l'évêque et le duc s'étaient concertés et avaient décidé d'envoyer ces deux là s'occuper de cette fameuse sorcière. Et l'écuyer avait suivi son maître.

Les volailles rôtissaient dans la vaste cheminée de la salle d'audience qui était aussi la salle de banquet. Les deux domestiques apportaient au fur et à mesure les plats sur la table. Outre les trois visiteurs, le Comte Eudes et son épouse, ne prenaient place autour de la

## Les dieux humains

table que le vieux curé et deux officiers. Il restait peu de place.

Bien entendu, le comte avait tenu à excuser ses quatre fils et ses deux filles, chacun retenu pour quelques obligations. Eudes se réjouissait que l'une de ses filles ait été envisagée comme épouse du troisième fils du duc. Mais le chevalier Stephen garda pour lui son sourire intérieur. De telles épousailles n'étaient guère un honneur : le troisième fils était connu pour être un imbécile, un incapable et un débauché. Il désespérait son père qui ne savait pas quoi en faire. Le marier au plus vite et l'envoyer dans une petite garnison aux marches de la province avait été envisagé.

Enfin, le chevalier Stephen parvint à amener la discussion sur l'objet de leur mission.

« Messire comte, pouvez-vous nous parler de cette fameuse sorcière qui terroriserait vos gens ? »

« Eh bien, j'en sais peu de choses. A vrai dire, il n'y a guère de perturbations visibles mais les villageois sont effrayés. Et... Enfin... Mon Père, peut-être faudrait-il... »

Il fit signe au vieux curé, en train de mordre à pleines dents dans une cuisse de canard, pour qu'il prenne la parole. Le curé réussit à articuler un « mais bien sûr, messire comte » tout en reposant sur la table ce qui restait de sa cuisse de canard. Une fois qu'il eut avalé prestement ce qui encombrait sa bouche, il commença à décrire ce qui perturbait la contrée.

## Les dieux humains

« Les récoltes sont assez bonnes et nulle maladie étrange ne nous frappe. La sorcière est discrète. Mais il existe mille maux courants, comme autant d'épreuves que Notre Seigneur nous envoie. Et certains, dit-on, ont recours à cette sorcière et à ses potions pour se sortir à bon compte d'une épreuve châtiant leurs péchés. Des guérisseuses faisant commerce avec le démon, admettons-le, existent un peu partout dans le royaume et nous n'aurions pas dérangé Messires pour si peu. Mais il y a plus grave. Des hommes, plutôt jeunes et portant beau, considérés comme de bons partis, ont parfois disparu dans les bois alors qu'ils s'approchaient de chez la sorcière. D'autres sont revenus et m'ont entretenu de faits que seule une succube aurait pu commettre. »

« Voudriez-vous dire qu'ils ont été séduits et abusés pour que la sorcière s'empare de leur semence ? » l'interrompit Bernardo de Novare.

« C'est tout à fait cela, en effet. Et certains témoignèrent également avoir visité l'Enfer tandis qu'ils emplissaient le ventre de la succube avec leur semence. »

Le chevalier Stephen soupira. Plutôt qu'une sorcière, il voyait plutôt là une catin que des paysans regrettaient de visiter. Ils se donnaient bonne conscience en prétendant avoir été abusés. Rien que quelques coups de fouet sur les coupables ne pourraient régler.

Il demanda donc : « et mis à part ces cas de séduction, avez-vous constaté des maléfices plus... »

## Les dieux humains

Stephen cherchait des mots qui n'humilieraient pas son hôte. Il n'en trouva pas avant que le vieux curé ne réponde.

« Une combustion spontanée et maléfique répondrait-il à ce que vous aimeriez trouver, messire ? »

« Une combustion spontanée ? »

« C'est le dernier en date des maléfices qui ont frappé notre paroisse. Et le plus spectaculaire en fait. Celui qui nous décida finalement à quérir votre aide. On nous avait rapporté des cas de paysans s'approchant trop près de chez la sorcière et qui avaient été chassés par des vents violents, par des arbres s'abattant devant eux ou par mille autres signes prouvant qu'ils n'étaient pas les bienvenus. Mais l'un de ces paysans chassés de la sorte a voulu, par défi sans doute, se rapprocher de la maison. Il le fit donc discrètement tandis que ses amis qui l'accompagnaient s'enfuyaient en hurlant.

Il vit la sorcière sans qu'elle ne le remarque dans un premier temps. Il y avait une enfant qui s'amusait en courant autour de la maison. Le paysan s'empara de l'enfant et l'emporta avec lui en l'empêchant de crier. Il pensait sans doute que l'enfant avait été enlevé par la sorcière.

Mais la sorcière le vit alors et le poursuivit. Quand il arriva chez lui, dans une clairière pas très loin de chez la succube, il enferma l'enfant dans un réduit en attendant de nous l'amener. La sorcière ne sortit pas de la forêt. La maison brûla entièrement. »

## Les dieux humains

« Eh bien quoi, une torche jeté sur un toit de chaume est-elle œuvre de magie ? »

« Il n'y eut pas de torche. Le réduit où était l'enfant explosa, permettant à celui-ci de rejoindre la sorcière de son propre gré. Et la famille du paysan s'enfuit. Mais le paysan lui-même prit feu. Il se consuma devant son épouse et ses enfants. Il ne resta plus de lui qu'un cadavre calciné. Je l'ai vu de mes yeux avant de l'enterrer chrétiennement. Et la sorcière avertit la famille, en lui ordonnant de répéter l'avertissement à tout le village, qu'elle détruirait ainsi tous ceux qui cherchent à lui nuire. »

« Voilà qui est en effet plus intéressant que ces histoires de séduction » jugea le chevalier Stephen.

Bernardo de Novare le reprit : « je conçois que le chevalier soit plus intéressé par des manifestations violentes mais vous me permettrez, moi, de ne pas sous-estimer les cas de séduction. La séduction, surtout du fait d'une succube, est la première arme du Malin. N'oublions pas que, sous forme du Serpent, il séduisit Eve qui, à son tour, séduisit Adam. Et depuis cet instant, les femmes ont été les premières à succomber mais aussi les premières à relayer la maléfique séduction. Non, ne négligeons pas cette séduction. Pourrait-on rencontrer l'un des séduits ? »

Le comte sourit et s'exclama : « jusqu'à demain matin, vous pourrez en rencontrer un sans difficulté. Il s'agit d'un brigand que l'on a capturé aisément tant il

## Les dieux humains

était ébahi de sa mésaventure. Et il doit être pendu demain. »

« Messire Comte, je suis désolé de devoir intervenir dans votre droit de haute justice mais il nous est nécessaire d'interroger ce témoin avant qu'il ne soit exécuté » insista Bernardo de Novare.

Le chevalier Stephen approuva la requête.

« Eh bien, à vrai dire, je ne vois pas de raison de refuser de différer de quelques heures l'exécution. Est-ce que cela sera suffisant ? »

« Je l'espère, Messire. Disposez-vous, le cas échéant, de quelques appareils nécessaires pour aider ce brigand à délier sa langue ? »

« Mon bourreau n'a guère eu l'occasion d'user de ses talents avec lui. Sa langue s'est déliée spontanément. »

Tuer un témoin avant qu'il ne soit convenablement interrogé ! Voilà qui heurta le chevalier Stephen autant que Bernardo de Novare. Le comte Eudes était bien un imbécile. Mais que le condamné parle sans difficulté était une bonne nouvelle.

Le dîner dériva alors sur des banalités avant que, enfin, les trois visiteurs puissent aller dormir.

# Les dieux humains

## Chapitre 4

C'était jour de sabbat sur Shaad ! La Déesse était là, au milieu de ses créatures. Les sabots des Shaadins martelaient la roche en rythme, jouant la musique sacrée conçue pour honorer leur créatrice, une musique à base de percussions aux mille subtilités. Un sabot frappant à plat le sol ne fait pas le même son qu'une frappe de côté selon tel ou tel angle.

Les Shaadins dansaient le long des fleuves de lave. Ils en oubliaient même de capturer les âmes qui continuaient de jaillir de la roche en fusion. Mais celles-ci ne hurlaient qu'à peine moins : elles souffraient des brûlures de la lave et s'épouvantaient du spectacle s'offrant à leurs yeux.

Ce spectacle était pourtant magnifique. Les lieux de la fête étaient éclairés par les reflets rouges de la fusion minérale sur les parois obscures des cavernes. Et les danses des Shaadins se projetaient en ombres sur ces parois.

Au milieu des danses, il y avait la déesse. Elle tournait et retournait sur elle-même. Sans sabot, elle ne frappait pas le sol mais se contentait de l'effleurer. Ses pas aériens contrastaient avec la lourdeur des martellements produits par les Shaadins.

## Les dieux humains

Enfin, certains Shaadins entrèrent en transe. Dès qu'ils se sentaient prêts, ils migraient vers le centre des farandoles, poussés par quelque force obscure. Les Shaadines s'offraient alors aux mâles en hurlant leur dévotion à la Déesse. Mais leurs hurlements n'étaient pas ceux des âmes. Elles hurlaient aussi leur jouissance de s'offrir et d'être empalés par divers orifices, voire au travers de leur peau, par les mâles en rut. Comme à chaque sabbat, de nombreux autres Shaadins seraient engendrés.

La Déesse dansait de ses pas aériens mais regardait aussi les Shaadins la fêter en menant leurs réjouissances orgiaques. C'était peut-être elle qui faisait le plus peur aux âmes. La Déesse leur ressemblait trop.

Et sans doute sentaient-elles inconsciemment que la fin de la fête signifierait que toutes les âmes en peine seraient rapidement capturées. Alors commenceraient les véritables supplices et la vraie douleur.

Ce sabbat était particulièrement réussi. Les transes y furent nombreuses. Surtout, la Déesse était en compagnie de sa fille. Les Shaadins la connaissaient mais elle était presque absente. Elle était appelée la Fille Triste. Elle ne semblait pas aimer Shaad. Elle ne participait pas réellement aux sabbats. Elle ne dansait pas. Elle ne disait rien. Elle regardait sa mère tristement et attendait. Lorsque sa mère se retirait, la fille la suivait.



## Les dieux humains

Les Shaadins n'avaient jamais vraiment eu d'explication sur cette fille. Et ils aimaient trop leur déesse pour risquer de la froisser en posant des questions indiscretes. Une mythologie s'était construite et plusieurs traditions coexistaient.

Aussi soudainement que le sabbat avait débuté, il cessa. Les transes s'arrêtèrent. La déesse n'était plus là.

Les Shaadins furent alors affamés après tant de dépenses physiques. Heureusement, de nombreuses âmes étaient disponibles.

Cassandra ouvrit les yeux. Elle jouissait encore de son voyage au sabbat. Elle utilisa le linge posé près de sa couche pour essuyer ce qui restait sur son visage de la pommade de graisse de jeune bouc. Cette pommade contenait des décoctions de diverses plantes : de la belladone, de la salsepareille, de l'euphorbe... Elle retira ensuite d'entre ses cuisses la baguette de chêne enduite de la même pommade dans la partie enfoncée dans les chairs intimes de la sorcière.

Le cœur de celle-ci reprenait un rythme normal. Epuisée par son sabbat, elle resta allongée sur sa couche. Elle rajusta la lourde couverture de laine pour couvrir son corps car elle commençait à avoir froid.

Elle se souvint alors que sa fille Tamara était lovée contre elle. Toutes deux étaient nues. Mais alors que Cassandra souriait largement tandis que s'estompaient les jouissances du sabbat, Tamara

## Les dieux humains

regardait avec tristesse autant qu'amour sa mère. La fille restait silencieuse.

Cassandra essuya le peu de pommade posé sur le visage de la jeune fille. A son âge, une dizaine d'années, il fallait être prudent car un usage immodéré des pommades et des onguents pouvait être fatal aux enfants. Comme elle n'était pas pubère, elle ne portait pas plus de bâton de chêne entre les cuisses.

Quand, enfin, Cassandra eut récupéré un peu d'énergie vitale, elle saisit le menton de sa fille entre deux doigts, avec affection, pour l'interroger.

« Alors, Tamara, as-tu aimé ce sabbat ? Je t'ai sentie à côté de moi et les Shaadins t'ont perçue également mais tu n'étais pas vraiment avec nous. »

« Non, je n'aime pas tes sabbats, Maman. Shaad est effrayant. »

Cassandra sourit.

« Shaad est semblable aux sabbats de ma mère et, avant elle, de ma grand-mère et ainsi de suite. Mais les Autres Mondes prennent bien des formes. Il te suffit de trouver celui qui te convient. »

« C'est déjà fait, Maman. »

« M'y emmèneras-tu un jour ? »

« Peut-être. »

# Les dieux humains

## Chapitre 5

La prison du comte ne comportait que deux cachots dans les soubassements du donjon. Il n'y avait pas vraiment de salle d'interrogatoire mais juste une pièce pour les gardes avec un chevalet pour y attacher le prisonnier et une cheminée où l'on pouvait faire chauffer des fers. Bernardo de Novare eut l'air triste en voyant le peu de moyens disponibles. Il soupira.

Accompagné du chevalier, il s'engagea dans le couloir menant aux deux cachots. Le plafond était bas, les portes suivaient un arc roman très classique. L'odeur était celle de toutes les prisons, faite d'humidité, de crasse, de pourriture et de peur.

Le gardien du lieu, qui était aussi bourreau, attendait les deux visiteurs devant la porte du seul cachot occupé. Il l'ouvrit à leur approche. L'odeur de prison y était plus forte encore et le soupirail clôturé par plusieurs barreaux, en haut du mur face à la porte, peinait à faire pénétrer de l'air frais dans la cellule.

A l'intérieur, un homme déjà âgé, plus de trente ans à coup sûr, était prostré sur un matelas bourré de paille humide. Il portait des chaînes lui entravant les deux poignets et les deux chevilles. De toute évidence, il attendait son supplice avec résignation.

## Les dieux humains

L'homme redressa la tête lorsque le prêtre rentra dans son dernier logis et il se jeta à ses pieds.

« Mon Père, je vous supplie de recommander mon âme à Dieu. Notre Seigneur doit savoir combien je me repends de mes pêchés. »

« Notre Seigneur connaît autant l'étendue des pêchés que celle du repentir. Et Il est juste et bon. Mais le repentir doit s'accompagner d'actes pour prouver sa sincérité. »

La voie de Bernardo de Novare était, douce, presque musicale. Elle respirait la compassion et la bonté.

« Mon Père, je ne peux pas rendre ce que j'ai volé car, pour mes pêchés, j'ai aussi beaucoup dépensé... »

« Ce n'est pas de cela dont je parle, mon fils. »

Bernardo de Novare montra alors au prisonnier Stephen von Kirchburg.

« Mon fils, mon compagnon et moi-même n'opérons pas pour le comte mais avons été missionnés par Monseigneur l'Evêque et Monseigneur le Duc. Nous voulons tout savoir sur cette sorcière qui vit dans les bois et que vous auriez, nous a-t-on dit, rencontrée. »

Le prisonnier s'inclina jusqu'à se frapper le front sur le sol, se redressant juste pour embrasser le bas de la robe de bure du prêtre.

« Mon Père, j'ai pêché, il est vrai, mais, cette fois là, ce n'était pas de ma volonté. J'ai été ensorcelé. »

## Les dieux humains

« Nous vous écoutons, mon fils. Nous vous écoutons. »

« Je brigandais dans les bois, en provenance du Nord d'où nous avons dû fuir pour échapper aux milices, et nous venions, mes compagnons et moi, de détrousser un bourgeois en voyage quand nous nous enfonçâmes un peu trop dans cette forêt qui nous était étrangère. Nous surprîmes alors une femme qui était en train de ramasser du petit bois. »

Le prisonnier s'arrêta. Il hésitait à poursuivre.

« Mon fils, nous avons peu de temps, continuez. »

« Mon Père... Je... Dieu me pardonne ! »

« Vous ne pourrez recevoir l'absolution que pour les pêchés que vous avouerez, mon fils. »

« Eh bien, après avoir détroussé un bourgeois, nous voulions troussez cette femme. »

« Chose courante chez les brigands. Nulle séduction maline ne semble ici à l'œuvre. Que s'est-il passé alors ? »

« Elle ne s'est pas enfuie. Elle n'a pas tenté de le faire. Nous avons même cru un instant, en voyant son petit sourire diabolique, qu'elle consentirait à nos jeux sans que nous ayons trop à la forcer. Mais elle nous regarda l'un après l'autre, lentement, tandis que nous approchions. Elle fit la moue en regardant chacun de mes compagnons et me sourit. Tous sauf moi se mirent alors à hurler comme si le Diable les emportait encore

## Les dieux humains

vif en Enfer. Et, de fait, ils se mirent à grésiller avant de se transformer en torches. Ils s'étaient déjà tus à cet instant là mais leurs cris m'avaient paralysé. Quand je réalisais ce qui s'était passé, je tentais de m'enfuir. Mais un vent terrifiant me fit face, un vent si fort que je ne pouvais pas avancer. »

Le prisonnier était effondré, la face presque contre le sol.

« Continuez, mon fils. »

« Ma dague devint si chaude que je la lâchais en criant. Je me retournais vers la démons et elle était déjà à côté de moi. Elle me sourit, me caressa les cheveux et me dit que je ferai bien l'affaire. Les cordelettes retenant mes vêtements se mirent à brûler et le bas de mon corps fut bientôt nu. La sorcière m'attrapa par ma virilité. Elle força mon organe à se dresser. Je me retrouvais, sans savoir comment, allongé sur le dos. Puis elle troussa elle-même ses jupes et s'installa sur moi. Elle obtint ma semence et se releva sans jamais perdre ni son calme ni son sourire. Je fus alors soulevé dans les airs et, passant par dessus le faîte des arbres, je me retrouvais allongé sur la route. Or le bourgeois que nous avions détrossé avait guéri le gué qui, manque de chance, patrouillait pas très loin. Et c'est ainsi qu'ils me firent prisonnier. »

Le prisonnier se tût.

« Mon fils, avez-vous tout dit ? Est-ce bien l'entière et exacte vérité ? »

## Les dieux humains

« Oui, mon Père, absolvez-moi, je vous en supplie. »

Le bourreau se pencha à l'intérieur du cachot et, s'adressant aux deux visiteurs, se fit suppliant à son tour.

« Mon Père, Messire, il est l'heure et Messire Comte attend. La corde est en place. »

Le prisonnier se mit à hurler et à pleurer. Il joignit les mains et supplia le prêtre, se trémoussant d'horreur.

« Mon Père, j'ai tout dit, absolvez-moi, je vous en supplie. »

« Pas encore, mon fils. Quand vous avez constaté que vos compagnons avaient brûlé sous l'effet du feu infernal invoqué par cette créature, qu'avez-vous ressenti ? Vous êtes-vous senti attiré par cette créature ? »

« Non, mon Père. Je n'avais aucune attirance. J'avais peur. Mais elle fit en sorte que je sois allongé au sol. Bien que je n'ai plus aucune intention de la trousser, elle réussit par ses maléfices à obtenir ma semence. »

« Avez-vous ressenti du plaisir ? »

« J'avais peur, mon Père. J'avais peur. »

« Je vous ai demandé si vous aviez ressenti du plaisir, pas si vous aviez eu peur. »

« Ses caresses maudites et contre-nature me firent ressentir une certaine félicité, en effet. »

## Les dieux humains

« Il est bien possible qu'il s'agisse d'une sorcière. Pour l'heure, je crois que Messire Comte nous attend tous. Soyons ponctuels. »

Le prisonnier s'accrocha à la robe de bure.

« Absolvez-moi, mon Père, absolvez-moi ! »

« Je vais vous accompagner jusqu'à la potence où je prononcerai l'absolution, mon fils. »

Laissant le malandrin pleurer à genoux, le prêtre et le chevalier sortirent du cachot sans un regard en arrière. Ils se dirigèrent vers le parvis et attendirent au pied de la potence. Celle-ci n'était pas même posée sur une estrade : il y avait juste un mât vertical, planté dans le sol du parvis, haut comme deux hommes et, au sommet, était fixée à angle droit une poutre horizontale moitié moins longue que le mât. Une poutrelle formait avec les deux autres pièces un triangle équilatéral afin d'assurer la solidité de l'ensemble. Au bout de la poutre horizontale avait été installée un anneau de métal dans lequel une longue corde avait été passée. Ses deux bouts traînaient au sol.

Le comte et ses fils attendaient au premier rang de la foule qui commençait à s'agglutiner, s'amusant par avance du spectacle qui allait être donné. Une bonne partie de la population du village devait être présente selon l'estimation du chevalier Stephen. Adso de Ley s'était mêlé à la populace et n'aurait, pour rien au



## Les dieux humains

monde, raté l'occasion d'assister à la pendaison d'un brigand.

Bientôt, le condamné fut traîné hors de la prison par le bourreau et un autre homme d'arme. Il ne résistait pas mais ses pieds entravés ne lui permettaient guère de marcher. Il leva la tête et regarda la potence avec un mélange d'horreur et de résignation.

On le posa, debout, juste en dessous de l'anneau métallique. Il ne bougea pas. Le bourreau prit l'un des bouts de la corde et se reprit à trois fois avant de parvenir à faire un nœud convenable. Il passa alors la boucle de la corde autour du cou du condamné et serra juste comme il fallait.

Un garde vint poser une échelle contre le mât de la potence. Avec l'aide d'un autre garde, le bourreau obligea le condamné à reculer puis à monter barreau après barreau à l'échelle. L'exécuteur des hautes œuvres s'empara alors de l'extrémité libre de la corde et vint la nouer autour du mât de telle sorte que toute la corde fut bien tendue. Enfin, une corde plus fine fut nouée autour du ventre du condamné afin de retenir les bras près du tronc sans permettre aux mains de se saisir de la corde qui allait briser le cou.

Le prisonnier regarda le prêtre avec supplication.

Le Père Bernardo de Novare s'approcha alors de l'échelle et s'adressa à voix haute au condamné. Le curé de la paroisse était là mais s'inclina au passage de l'envoyé de l'évêque et le laissa faire.

## Les dieux humains

« Le Seigneur est ton juge. Qu'il constate l'étendue de tes péchés et celle de ton repentir. »

Se signant à plusieurs reprises, il récita une prière en latin, plus bas, à la seule attention du condamné. Celui-ci répondit tantôt « amen », tantôt « et cum spiritu tuo ». Quand il eut achevé sa tâche, le prêtre s'éloigna de plusieurs pas, revenant au premier rang de la foule, à côté du chevalier.

Le bourreau regarda le comte. Celui-ci opina du chef. Le condamné leva les yeux au ciel et s'exclama : « pardonne moi, ô mon Dieu... »

Ses paroles furent brutalement interrompues par la nouvelle tension que la corde exerça soudain sur son cou. En effet, le bourreau avait retiré l'échelle et le corps du condamné oscillait sous la potence, une langue horrible cherchant l'air hors de la bouche. Ses pieds s'agitaient dans une sorte de danse ridicule qui amusait beaucoup le bas peuple. Nombreux étaient ceux qui applaudissaient devant le spectacle.

Ni le comte, ni ses fils, ni le chevalier, ni le prêtre n'applaudirent. Ils conservèrent une attitude digne et silencieuse, même si elle était plutôt réjouie.

# Les dieux humains

## Chapitre 6

Deux semaines s'étaient passées depuis que les brigands avaient voulu violer Cassandra. Un seul de ces hommes avait été choisi et accepté pour sa semence, les autres avaient été tués. La sorcière décida donc de savoir si le petit jeu auquel elle s'était livrée avait atteint son objectif.

Elle s'allongea sur sa couche et prit conscience d'elle-même. Elle s'examina le bas-ventre. Et elle constata tristement que sa matrice était toujours vide de toute implantation. Tamara n'aurait donc pas encore de petite sœur. Ni de petit frère. Il faudrait recommencer. Mais elle n'aimait guère forcer des hommes à remettre leur semence. Elle préférait qu'ils jouissent en elle de manière naturelle.

Mais elle devait se faire une raison : sa réputation sulfureuse éloignait les hommes dans tout le comté. Et puis, à son âge... Elle allait atteindre trente ans. Plusieurs dents lui manquaient. Elle n'avait plus le charme de ses quinze ou vingt ans. Raison de plus pour faire vite. Il fallait absolument trouver un homme et le garder jusqu'à ce qu'il la féconde.

« Ton corps est toujours vide, sans ma petite sœur, n'est-ce pas, Maman ? »

## Les dieux humains

Cassandra sursauta. La clairvoyance de Tamara la surprenait toujours. Etait-elle déjà capable d'examiner les choses au delà de la surface visible ? A son âge, cela aurait été un exploit.

« En effet, ma chérie, je ne porte pas encore ta petite sœur. »

Tamara s'éloigna tristement. Elle avait de l'ouvrage. Il fallait qu'elle s'occupe des poules, comme sa mère lui avait demandé. Elle n'était pas encore sortie vers la basse-cour quand elle se figea soudain. Elle dit juste : « une femme arrive ».

Projetant son esprit aux alentours, examinant les bosquets et les sous-bois, Cassandra ne trouva d'abord rien. Mais elle savait que sa fille n'aurait pas dit cela sans raison. Et elle n'avait pas dit « quelqu'un » mais « une femme ».

Enfin, Cassandra trouva la présence signalée par sa fille. C'était une femme, en effet. Elle était habillée bourgeoisement mais marchait seule. Elle portait une vaste cape munie d'un chaperon couvrant sa tête.

« Tamara ? »

« Oui, mère ? »

« Ne va pas t'occuper maintenant des poules. Cache toi dans le cagibi et ferme le rideau. La femme que tu as vue arrive. Je ne veux pas qu'elle te découvre. »

Sans un mot, Tamara obéit. Dehors, le soleil était en train de se coucher. La femme venait discrètement,

## Les dieux humains

de toute évidence. Cassandra se leva, arrangea sa robe, se saisit d'un peigne et démêla ses cheveux.

Prenant un tison enflammé dans la cheminée, elle alluma la lampe à huile. Elle reposa ensuite le tison sous le chaudron où chauffait une mixture. En fait, il ne s'agissait que d'une soupe additionnée d'herbes odorantes. Mais n'importe quel inquisiteur aurait pu jurer qu'il s'agissait là d'un brouet satanique.

Depuis qu'elle avait repéré la femme, Cassandra la suivait en esprit. L'intruse marchait en silence. Si cette femme n'avait pas été repérée de loin par Tamara, Cassandra aurait pu être surprise. Aucun bruit. Une démarche souple, féline. Des précautions de guerrier dans la manière de poser les pieds au sol.

Cassandra sourit. La femme s'était immobilisée. Elle était juste devant la porte de la modeste chaumière. Elle hésitait. Enfin, elle soupira et frappa.

« Entrée, madame, et fermez la porte derrière vous tant le fond de l'air est frais ce soir » lui cria Cassandra.

La femme poussa la porte, entra toujours silencieusement et referma comme il lui avait été demandé. Elle resta là, debout, la tête baissée couverte de son chaperon.

En face, Cassandra la toisait, les poings sur les hanches. Elle n'avait pas que ça à faire.

« Eh bien, madame, que puis-je faire pour vous ? »

## Les dieux humains

La femme sursauta. Une voix fluette et apeurée répondit.

« Vous ne le savez pas ? »

La sorcière haussa les épaules.

« Je ne veux pas être désagréable en cherchant. »

« Mon fils est malade. Il a une fièvre maline et sa tête le fait souffrir. Le médecin ne parvient à rien. »

La femme décrivit autant qu'elle put les symptômes du mal. Elle répondit à toutes les questions de la sorcière. Celle-ci conclut l'interrogatoire par un « bien, je vois ce que c'est. »

Elle alla farfouiller sur des étagères, ouvrant des bocaux, retirant ici ou là quelques feuilles séchées ou des racines. Elle posa sa récolte dans un mouchoir blanc. Elle tendit alors la main à la visiteuse, la paume vers le haut. Celle-ci comprit. Elle retira une bourse d'un pli de ses vêtements. Elle l'ouvrit et prit du bout des doigts, une à une, des pièces qu'elle posa dans la main de la sorcière jusqu'à ce que celle-ci referme sa paume.

Cassandra posa l'argent et le mouchoir contenant les plantes sur son établi. Elle prit un mortier et un pilon. Puis elle se mit sans attendre à l'ouvrage, écrasant l'ensemble de sa récolte jusqu'à en faire, avec un peu d'eau, une pâte molle. Elle renversa le contenu du mortier dans le mouchoir et noua ce dernier.

Enfin, elle retourna voir la femme qui n'avait plus bougé depuis son entrée.

## Les dieux humains

« Voilà. Il faudra mettre le dixième de cette préparation dans la soupe de votre fils à chaque repas. Vous prendrez garde de verser le remède une fois la soupe cuite et de bien mélanger. Si le malade ne guérit pas, il me faudra le voir pour mieux le soigner. Vous résidez au village de Heulbec, n'est-ce pas ? »

La femme opina.

« Je ne peux pas rentrer dans l'enceinte. Le comte me ferait des ennuis. Il vous faudra m'amener votre fils sur une litière. »

La femme s'inclina devant la sorcière. Puis, elle fit demi-tour et avança d'un pas vers la porte avant de s'arrêter.

« Auriez-vous besoin d'autre chose ? » s'enquit Cassandra.

La femme se retourna pour lui faire face.

« Oui. Mon mari commet le péché d'adultère avec notre voisine. »

Cassandra explosa de rire.

« Que voulez-vous ? Je n'ai pas de potion contre ça. Enfin, pas directement. »

« Que pouvez-vous me proposer ? »

« Je n'aime pas donner des poisons, que ce soit pour tuer les maris volages, les maîtresses voluptueuses ou les deux. J'ai peut-être quelque chose qui, malgré tout, pourrait vous aider. Il existe des substances qui endorment l'appétit des hommes pour les femmes. Et, si vous administrez cette substance à votre mari, il ne sera

## Les dieux humains

plus capable, et n'aura de toutes les façons plus envie, d'honorer quelque femme que ce soit, y compris vous. »

« Cela me convient. J'ai déjà six enfants. »

La sorcière tendit la main, paume vers le haut. Le femme recommença à y poser des pièces une à une. La main se referma moins vite que la première fois. Mais la sorcière alla chercher une petite fiole qu'elle remit à la femme avec ses recommandations quant aux dosages.

Enfin, la femme partit en traversant les sous-bois. Cassandra la suivit en esprit, plus par amusement qu'autre chose. Mais, bientôt, quelque chose s'approcha. Avant que le brigand ne s'approche trop près, Cassandra visualisa son cœur. Elle sentit le battement. Elle le ralentit jusqu'à l'arrêter.

La bourgeoise n'entendit même pas un corps s'effondrer dans les sous-bois. Mais Cassandra tenait à ce que ses clientes soient contentes et rentrent chez elles saines et sauvées.



# Les dieux humains

## Chapitre 7

Stephen von Kirchburg paradait dans la rue principale d'Heulbec. Juché sur son destrier blanc harnaché comme pour la guerre, il avait revêtu sa cotte de mailles et son armure astiquée le matin même par son écuyer. Il portait son gorgerin et son heaume mais n'avait pas refermé la plaque faciale. Cela lui permettait de sourire aux jeunes femmes qui le regardaient passer. Les pères veillaient alors à réprimander toute réponse qui aurait pu être interprétée comme insuffisamment prude.

Sur les côtés du cheval avaient été accrochés, bien visiblement, une lance, une épée et une masse d'armes. Stephen von Kirchburg était parfaitement conscient que, contre une sorcière, la lance et même la masse d'armes seraient d'une totale inutilité. Ces armes n'étaient pas là pour la sorcière mais pour l'escorte de quatre gardes qui suivait et devait être rassurée. Oui, chacun de ces hommes devait savoir qu'il était sous le commandement d'un preux chevalier.

Les quatre marchaient au pas (ou tentaient de le faire), en carré de deux hommes de côté, une formation qu'ils ne tenaient que dans les grandes occasions. Mais chacun veillait ainsi à être à son avantage devant ses voisins, ses amis et ses rivaux.

## Les dieux humains

Quelle affaire que cette arrestation d'une sorcière ! Après tout, une femme, même sorcière, pouvait être maîtrisée par deux gardes au plus. A quoi bon quérir de l'aide auprès du duc et de l'évêque ? Eudes de Heulbec était un imbécile et un pleutre. Le chevalier ne changeait aucunement dans son premier jugement.

Tout le décorum et le défilé dans la rue principale du village faisaient également partie de ce que, plusieurs siècles plus tard, on nommerait de la stratégie de communication. Les gens du comte, les bourgeois, devaient être rassurés. Ils devaient savoir que le duc respectait ses devoirs envers ses vassaux et ses gens.

Ils devaient également savoir que leur Sainte Mère l'Eglise veillait sur eux. Après les soldats venait donc le prêtre. La mule du Père Bernardo de Novare trotta doucement et l'ecclésiastique veillait à bénir régulièrement les badauds de chaque côté de la rue.

Le seul qui tentait de se faire discret et modeste fermait le cortège. Il s'agissait de l'écuyer Adso de Ley, sur son petit cheval gris. Il savait que toute autre attitude lui attirerait les quolibets de la foule et les reproches du chevalier. Son temps de gloire viendrait. Mais plus tard.

Le défilé quitta enfin le village en franchissant la porte principale des remparts. Il se dirigea vers la forêt, dans la direction de la demeure de la sorcière. Il n'y avait plus de badauds sur les côtés du chemin. Seuls

## Les dieux humains

quelques paysans s'arrêtaient de travailler dans les champs pour regarder passer ce qui constituait pour eux un spectacle.

Quelques petits bourgeois aidés de quelques paysans s'arrêtèrent de travailler un instant au passage de l'expédition. Mais le bourreau les réprimanda. Il dirigeait le petit groupe. Un haut mât avait déjà été planté bien profondément dans le sol, à une centaine de pieds des remparts. Il avait été fabriqué avec un vieux pin très résineux afin de résister le plus longtemps possible au feu. Le petit groupe accumulait autour du mât des couches de bûches de bois sec, de foin et de fagots. Il fallait que l'ensemble fut assez solide pour qu'on puisse y hisser la sorcière. Il fallait aussi qu'il soit assez large pour qu'ensuite on puisse le recouvrir de manière stable de fagots afin d'emprisonner la sorcière dans le bûcher, comme il convenait pour que son corps brûle en entier. L'âme serait alors expédiée plus sûrement en Enfer.

Le comte avait donné des ordres pour que la sorcière, dès qu'elle serait saisie, subisse son jugement et celui du prêtre missionné par l'évêque et ensuite son juste châtiment. Il voulait ne pas perdre de temps. Si on pouvait éviter que la sorcière fut même enfermée un seul instant dans les cachots sous sa demeure, c'était même mieux. L'idéal serait que la sorcière n'entre pas dans la ville puisqu'il était trop tard pour qu'elle n'entre pas dans le comté. A chaque fois qu'il évoquait la

## Les dieux humains

sorcière à haute voix, le comte Eudes se signait vivement. Bon chrétien, il craignait le Diable et ses créatures.

Quand la troupe pénétra dans le bois, le chemin se fit moins large. L'ordonnancement du défilé laissa place à une marche désordonnée. Les soldats bavardaient entre eux. Le chevalier savait dans quelle direction aller et il était convenu que les soldats lui disent quand quitter le chemin principal.

Le soleil ne serait pas encore au zénith avant un certain temps. Le ciel était bleu. Pas un nuage ne pouvait être aperçu à l'horizon.

Cela convenait bien à Stephen von Kirchburg. L'expédition serait rapide. Sa tenue et son cheval ne seraient pas salis par la boue. La sorcière grillerait le soir même et, ensuite, avant de rentrer à la cour du duc, auréolé une fois de plus de gloire, il pourrait dormir à l'auberge en galante compagnie.

# Les dieux humains

## Chapitre 8

Cassandra sentit quelque chose d'étrange près d'elle. Elle se retourna vivement mais ne vit rien de particulier dans sa chaumière. Tout était à sa place. Sa couche était dissimulée par un rideau. Celle de sa fille de même. La table était propre et rangée. Plusieurs tabourets étaient rangés en dessous.

La sorcière leva le regard vers le toit mais la chaume était ordinaire. Un plancher séparait la pièce principale d'un grenier mais celui-ci ne couvrait que la moitié du rez-de-chaussée.

Malgré tout inquiète, Cassandra ferma les yeux et fit appel à sa conscience extra-sensorielle. Elle observa d'abord l'ensemble de la chaumière, même derrière les rideaux, dans les placards, dans le grenier. Elle ne remarqua rien. Pas même sa fille. Elle rouvrit alors les yeux brusquement. Mais où donc était Tamara ?

Cassandra regarda son brouet d'herbes qu'elle remuait doucement sur un feu doux. Elle le jugea prêt. Elle retira la petite marmite du feu et versa de l'eau de vie sur la préparation. Elle mélangea et laissa l'ensemble reposer. Il faudrait, après un temps d'infusion, filtrer et mettre la décoction dans une fiole.

## Les dieux humains

Elle pouvait maintenant chercher sa fille. Un mystérieux instinct la poussait à ne pas l'appeler. Quelque chose se passait. Quelque chose d'important.

Cassandra sortit et se dirigea vers la basse-cour. Peut-être Tamara donnait-elle à manger aux poules. Jusqu'alors, elle n'avait pas fait attention mais les volailles semblaient très agitées. Elles caquetaient bien plus que d'habitude.

En passant le coin de la maison, Cassandra aperçut enfin sa fille. Elle était agenouillée tout près de l'enclos et semblait agitée de sanglots. Tamara ne montrait que son dos à sa mère, dissimulant l'objet de sa tristesse. La mère se précipita, sans même réfléchir, sans même craindre le moindre danger, sans user de magie pour se protéger. Sa fille pleurait.

« Eh bien, Tamara, que se passe-t-il ? »

La fille releva son visage déformé par les pleurs vers sa mère. Elle montra ce qu'il y avait devant elle. Une poule était morte, le cou pris dans une gueule rousse. Mais cette gueule semblait bien curieusement mutilée. Et le corps auquel elle était plus ou moins rattachée était pratiquement réduit à des cendres.

« Tamara, que s'est-il passé ? »

La fille baissa les yeux, comme si elle craignait une juste punition. Cassandra s'agenouilla à côté d'elle et lui logea la tête contre sa poitrine, la prenant dans les bras pour la reconforter.

## Les dieux humains

Usant de sa voix la plus douce, elle répéta sa demande.

« Tamara, explique moi ce qui s'est passé et pourquoi tu pleures. »

Enfin, après plusieurs sanglots supplémentaires, l'enfant raconta à sa mère.

« J'étais sortie m'occuper des poules. Mais, quand je suis arrivée à l'enclos de la basse-cour, j'ai surpris ce renard emportant une de nos poules. Alors, j'ai été très en colère. Mon esprit s'est concentré sur le renard. J'ai vu ses tripes plus que sa fourrure. Et ma colère est montée. J'ai voulu que du feu punisse ce voleur. Et le renard a brûlé. Il est mort très vite. Mais la poule était déjà morte. J'ai pu voir son cou brisé. J'ai essayé de lui recoller les os mais ça n'a pas marché. Et elle est restée morte. Nous avons perdu une poule et j'ai tué ce renard pour rien. »

« Calme toi, Tamara. Calme toi. Ce n'est rien. Nous mangerons une poule à midi, voilà tout. Il faudra que je renforce l'enclos pour éviter de perdre toute notre basse-cour. »

« Maman, j'ai senti la colère monter en moi. J'ai vu comment j'ai tué ce renard. J'ai ressenti sa douleur. »

« Oui, tu es très douée. A ton âge, j'aurais bien été incapable d'un tel exploit. »

« Maman, n'est-ce pas mal de tuer ainsi des êtres vivants ? »

## Les dieux humains

« Il faut bien se défendre. Le renard a tué la poule. Toi, tu as défendu la poule parce qu'elle t'appartenait. Tu lui devais protection comme le Comte doit protection à ses gens. Tu n'as pas réussi à la sauver mais tu as sans doute préservé le reste de notre élevage. Tu as bien agi. »

« Tu crois vraiment, Maman ? »

« Mais oui. »

Cassandra se releva en aidant sa fille à en faire de même. Elle ramassa la poule, la secouant juste un peu pour la dégager de la gueule du renard. La sorcière n'osa pas toucher ce qui restait du corps calciné. Tamara était décidément très puissante pour son âge. Cassandra commençait à se demander si elle devait la craindre ou en être fière.

Il lui faudrait se rendre à son sabbat. Tamara n'avait jamais partagé son sabbat. Beaucoup de jeunes sorcières procèdent de la sorte, conservant pour elles-mêmes leur jardin secret. Mais, devant la puissance inhabituelle et précoce de sa fille, Cassandra devait savoir. Qu'est-ce qui allait se passer quand le sabbat serait plus intense grâce aux herbes qui accroissent la perception des autres mondes ?



# Les dieux humains

## Chapitre 9

Adso était descendu en premier de son petit cheval gris. Il l'avait pris par la bride et avait prestement rejoint son seigneur. Il pris la bride du cheval de celui-ci également en mains et attacha les deux chevaux à un petit arbre. Il prit garde à pouvoir rapidement détacher l'un ou l'autre. Il était déjà arrivé que le chevalier demande à son écuyer de quérir telle ou telle personne ou chose. Adso devait donc pouvoir partir rapidement sans avoir à détacher le destrier du chevalier. Et puis, pour une chasse à la sorcière, pouvoir décamper sans demander son reste pouvait être utile.

Tandis que le Père Bernardo de Novare attachait sa propre monture à un autre arbre, Adso aidait Stephen von Kirchburg à descendre de cheval. L'arrestation d'une sorcière serait plus simple à pieds. Le chevalier n'avait pas revêtu la totalité de son armure et il prit d'ailleurs la précaution de s'alléger un peu, maintenant qu'il s'agissait d'opérer et non plus de parader.

Il retira ainsi ses canons de membres, son plastron et sa dossière, conservant la protection de son haubert, de ses spalières, de ses gantelets et solerets, ainsi que son gorgerin et son heaume. Un couteau lancé vivement par une femme aux abois pouvait en effet fort bien pénétrer une gorge. Il renonça malgré tout à sa

## Les dieux humains

plaque faciale, trop étouffante sous ce beau soleil. Pour le chevalier, c'était clairement un risque qu'il pouvait payer de la perte d'un œil.

Il prit son épée dans sa main droite et sa masse d'armes dans sa gauche. Celle-ci serait appropriée pour défoncer la porte. Stephen von Kirchburg réfléchit en regardant ses armes. Il devait faire attention. Les bons bourgeois de Heulbec attendaient le spectacle d'une sorcière grillant sur son bûcher. Il devait donc s'abstenir de lui broyer le crâne à la masse d'armes ou de lui trancher la tête.

« C'est par ici, Messire. »

Le soldat indiqua un petit chemin s'enfonçant entre les fourrés. La trace était légère. Bien peu de gens devaient l'emprunter. On prétendait cependant que certaines femmes venaient chercher la nuit quelques poisons pour assassiner leurs maris ou séduire des hommes plus jeunes et vigoureux que ceux-ci.

Un peu plus loin, on apercevait au travers des arbres une chaumière. Un feu brûlait à l'intérieur : de la fumée s'échappait de la cheminée. La fille de Satan devait préparer quelque potion abominable.

Stephen von Kirchburg désigna l'un des soldats du comte pour garder les montures avec Adso. Les deux jeunes hommes s'entre-regardèrent en souriant. Ne pas devoir affronter la sorcière était plutôt une bonne nouvelle.

## Les dieux humains

Le chevalier soupira. Il avait hâte d'en finir. Cette mission le lassait déjà alors même qu'il allait enfin passer à l'action. Arrêter une mégère. Était-ce là un office digne d'un chevalier ? Il ne croyait guère aux ensorcellements, aux cas de combustions corporelles rapportés par le brigand et ainsi de suite.

Mais la principale difficulté était d'empêcher la sorcière de s'enfuir dans les bois. Il serait alors très difficile de la rattraper, surtout qu'elle devait connaître les cachettes possibles dans la zone. Sur ce plan, elle possédait un avantage clair sur ses adversaires.

Stephen von Kirchburg observa la zone. Le sous-bois était peu dense. Il y avait cependant des fourrés de tous types qui couvraient le sol. On pouvait aisément s'y faire piéger si la démoniaque créature avait placé des pièges comme des fosses emplies de pieux acérés et couvertes de feuilles. Le chevalier avait déjà vu ce genre de choses.

Il décida d'accéder à la chaumière par le chemin en compagnie du prêtre. Il marcherait devant, les solerets pouvant protéger de petits pieux.

Donnant des ordres brefs, il envoya donc les trois gardes disponibles faire le grand tour, en gardant une certaine distance avec la chaumière. Chacun allait se placer sur une face de la demeure. Une fois chaque participant de l'expédition à sa place, ils regarderaient le chevalier et commenceraient à avancer en même temps que lui. Celui placé de l'autre côté de la chaumière

## Les dieux humains

aurait le signal en regardant ses deux acolytes à sa droite et à sa gauche.

Il serait bientôt l'heure de déjeuner. Le chevalier se surprit à espérer que le feu allumé dans la chaumière fut pour faire cuire le repas. Après tout, les sorcières aussi doivent manger. Elles ne font pas cuire que de sordides potions.

Les gardes progressaient lentement dans les fourrés. Ils ne s'aidaient que peu de leurs dagues pour se frayer un chemin. Il fallait en effet éviter de faire trop de bruit, même s'ils conservaient une certaine distance avec la chaumière.

Si la sorcière sortait de chez elle avant que le dispositif tactique ne soit en place, il était convenu que le chevalier hurle comme le loup, entraînant une charge précipitée des soldats. Il faudrait en effet alors tenter de prendre de vitesse la catin des enfers.

Stephen von Kirchburg attendait en regardant la porte de la chaumière.

## Les dieux humains

### Chapitre 10

« Maman, des gens arrivent. »

Cassandra tournait le poulet sur la broche, au dessus du feu. L'affirmation de sa fille l'immobilisa. La sorcière eut peur. Pourquoi ? Le ton employé par sa fille ? En effet, il y avait comme une indicible terreur qui avait percé sous les mots employés. Mais comment savait-elle que des gens approchaient ? Se maintenait-elle perpétuellement en éveil de conscience ?

Si ces gens étaient hostiles, Cassandra les tuerait. Elle devait se protéger. Elle devait protéger sa fille.

Tamara avait-elle compris le sens de l'expression figée de sa mère ? Elle reprit : « Maman, il ne faut pas tuer les gens. Ce n'est pas bien. »

« S'ils nous veulent du mal, je n'hésiterais pas. Je te protégerai, Tamara. Quoiqu'il arrive. »

« S'il te plaît, Maman, faisons leur peur, simplement. Ils vont nous laisser tranquilles après. »

Cassandra soupira. Sa fille était bien naïve. Les gens craignent les sorcières. Beaucoup veulent les faire rôtir comme le poulet qu'elle se remit à faire tourner pour éviter qu'il ne brûle. Il fallait agir.

« Tamara, je vais m'en occuper. Reste ici et continue de tourner le poulet pour qu'il ne brûle pas. »

## Les dieux humains

La fillette se saisit de la broche et obéit à sa mère. Cassandra ferma un instant les yeux et elle envoya sa conscience vaquer alentours. Un, deux, trois soldats. Un quatrième qui attendait pendant que les trois précédents prenaient place pour encercler la chaumière. Ce quatrième était différent. Il avait une armure et des armes lourdes. Près de la route, deux autres attendaient à côté de deux chevaux et d'un mulet. Pourquoi un mulet ? Il manquait quelqu'un.

Oui, ça y était. Elle l'avait vu. Il était là, dans un fourré, il avait retroussé ses vêtements pour uriner. Un prêtre. Il portait un lourd crucifix suspendu autour du cou avec une chaîne. Une chaîne en or payée par la dîme tandis que les paysans crevaient de faim. Cassandra voyait chaque anneau de la chaîne. Un beau travail d'orfèvre. La dîme avait payé un beau travail. Un travail cher. La colère de la sorcière montait.

Le Père Bernardo de Novare avait crié d'horreur. Son crucifix était tombé dans la flaque de son urine. Le prêtre avait souillé le Christ. La chaîne avait rompu. Comment était-ce possible ?

En entendant le cri, le chevalier s'était retourné. Il surprit le prêtre en train d'uriner sur le crucifix. Il fut tellement abasourdi qu'il en resta bouche bée.

« La chaîne bénite a cédé. Comment est-ce possible ? »

## Les dieux humains

Le prêtre se brûla en attrapant les extrémités rompues. La chaîne n'avait pas cédé mais avait fondu. Il se saisit d'un linge blanc où il essuya le crucifix. Puis il prit un mouchoir brodé pour l'envelopper. Il le rangea avec la chaîne en or. Il noua les coins du mouchoir et le dissimula dans sa robe.

Les trois soldats étaient en place. Ils regardaient vers le chevalier, essayant de comprendre ce qui arrivait au prêtre.

Stephen von Kirchburg brandit son épée, donnant ainsi le signal attendu. Il commença à avancer vers la chaumière, suivi du prêtre qui semblait troublé et terrorisé. Les soldats sortirent leurs dagues et marchèrent à leur tour vers la chaumière.

Les dagues. Trois dagues. Trois soldats de piètre extraction.

« Maman, ne les tue pas, je t'en prie. Je vais leur faire peur. »

« Et comment vas-tu faire, Tamara ? »

**La suite est sur**

**<http://www.pierrebehel.com>**